



## Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines 2<sup>e</sup> partie : le choc culturel : « le diable rusé fait le singe partout »

### Kebhek, Uepishtikueiau or Quebec: a History of Origins Part Two: The Cultural Shock: “The Crafty Devil Monkeys Around”

Denys Delâge

Number 62, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038119ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038119ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delâge, D. (2008). Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines : 2<sup>e</sup> partie : le choc culturel : « le diable rusé fait le singe partout ». *Les Cahiers des dix*, (62), 5–20. <https://doi.org/10.7202/038119ar>

Article abstract

Upon their arrival, the French met with their first shock, winter. Taming winter, however, was nothing compared to the apprehension of the different cultures that made up a completely foreign civilisation in America. But who were these people of the “endless forest”? Almost animals? Reciprocal contact especially with missionaries quickly came to deconstruct this stereotype. Soon their soul was compared to good land lying fallow the occupants of which were left untouched by ambition and avarice. The “barbarian” was replaced by the “good savage”; simple folk still living in the childhood of humanity. Simple folk? The difference between cultures was so fundamental that it became difficult to imagine it even on questions as apparently trivial as: what is a body, nudity, a soul, a spirit, humanity? The work of the historian relies on sources but the art interpretation must not be confined to them alone. It is important to analyse such sources in conjunction with the work of anthropologists, especially that of Claude Lévi-Strauss. Have Champlain’s descendants finally accepted the legacy of America?

# Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines

## 2<sup>e</sup> PARTIE : LE CHOC CULTUREL :

### « LE DIABLE RUSÉ FAIT LE SINGE PARTOUT<sup>1</sup> »

PAR DENYS DELÂGE

**A** leur arrivée, les Français furent confrontés à un premier choc, celui de l'hiver. Qui plus est, en cette période qualifiée de petit âge glaciaire, cette saison était nettement plus rigoureuse qu'elle ne l'est maintenant. L'adaptation fut tout de même relativement rapide. Nous avons déjà souligné que le scorbut ne fit plus d'hécatombe dès le second hivernement, celui de 1609. Certes, les premiers colons ont pu apprendre à s'adapter en partie par eux-mêmes, mais c'est principalement des Amérindiens qui les visitaient souvent qu'ils acquirent le savoir-faire indispensable à leur survie<sup>2</sup>. Plutôt que d'exposer la série des emprunts au fil des ans, nous retiendrons une description du rapport à l'hiver du père Lejeune en 1633, c'est-à-dire un quart de siècle après le débarquement des Français à Québec. Accordons nous le luxe et le plaisir de cette longue citation :

Le 27 du même mois novembre, l'hiver qui avait déjà paru comme de loin, de temps en temps, nous assiégea tout à fait. Car ce jour et les autres suivants, il tomba tant de neige qu'elle nous déroba la vue de la terre pour cinq mois.

- 
1. GABRIEL SAGARD, *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs récollets y ont faicts pour la conversion des infidèles depuis l'an 1615*, Paris, Librairie Tross, p. 1866, vol. 1, p. 223.
  2. *Relatons des Jésuites, 1611-1672, 6 vols*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, vol. 1, 1633, p. 14.

Voici les qualités de l'hiver, il a été beau et bon et bien long. Il a été beau, car il a été blanc comme neige, sans crottes et sans pluie. Je ne sais s'il a plu trois fois en quatre ou cinq mois, mais il a souvent neigé.

Il a été bon car le froid a été rigoureux; on le tient pour l'un de plus fâcheux qui ait été depuis longtemps. Il y avait partout quatre ou cinq pieds de neige, en quelques endroits plus de dix, devant notre maison une montagne: les vents la rassemblant, et nous d'autres côtés la relevant pour faire un petit chemin devant notre porte, elle faisait comme une muraille toute blanche, plus haute qu'un ou deux pieds que le toit de la maison. Le froid était parfois si violent que nous entendions les arbres se fendre dans les bois et, en se fendant, faire un bruit comme les armes à feu. Il m'est arrivé qu'en écrivant fort près d'un grand feu, mon encre se gelaît, et par nécessité il fallait mettre un réchaud plein de charbons ardents proche de mon écritoire, autrement j'eusse trouvé de la glace noire, au lieu d'encre.

Cette rigueur démesurée n'a duré que dix jours ou environ, non pas continuels, mais à diverses reprises; le reste du temps, quoi que le froid surpasse de beaucoup les gelées de France, il n'y a rien d'intolérable, et je puis dire qu'on peut ici travailler plus aisément dans les bois qu'on ne le fait en France où les pluies sont fort importunes. Mais il se faut armer de bonnes mitaines, si on ne veut [pas] avoir les mains gelées. Nos Sauvages néanmoins s'en venaient quelquefois chez nous à demi-nus, sans se plaindre du froid: ce qui m'apprend que si la nature s'habitue à cela, la nature et la grâce pourront bien nous donner assez de cœur et de force pour le supporter joyeusement; s'il y a du froid, il y a du bois.

J'ai dit que l'hiver a été long, depuis le 27 de novembre jusque à la fin d'avril la terre a toujours été blanche de neige; et depuis le 29 du même mois de novembre jusque au 23 d'avril, notre petite rivière (Saint-Charles) a toujours été glacée, mais de telle sorte que cent carrosses auraient passé dessus sans l'ébranler: les glaces sont de telle épaisseur, que quand on vint à les rompre, proche de Kebec, pour mettre une barque à l'eau, le sieur du Plessis me dit qu'étant à terre, c'était tout ce qu'il pouvait faire d'atteindre au haut d'une glace avec la fourchette d'un mousquet qu'il tenait en sa main. Tout cela ne doit épouvanter personne. Chacun dit ici qu'il a plus enduré de froid en France qu'en Canada: le scorpion porte son contrepoison: dans les pays plus sujets aux maladies, il se trouve plus de remèdes: si le mal est présent, la médecine n'est pas loin.

Le 3 décembre nous commençâmes à changer de chaussures, et nous servir de raquettes: quand je vins à mettre ces grands patins tout plats à mes pieds, je m'imaginai qu'à tous les coups je donnerais du nez dans la neige, mais l'expérience m'a fait voir que Dieu pourvoit commodément toutes les nations des choses qui leur sont nécessaires; je marche fort librement avec ces raquettes. Pour les Sauvages, cela ne les empêche ni de sauter comme des daims, ni de courir comme des cerfs.

Ils font des souliers de peaux d'élan pour s'en servir sur ces raquettes.

[...]

Un de nos Français ayant soif dans les bois et voulant lécher un peu de neige qui était sur une hache qu'il tenait, venant à toucher le fer, sa langue se colla et gela si promptement et si fortement que venant à retirer soudainement la hache pour le froid qu'il sentait, il enleva quant et quant toute la peau de sa langue.

Tout ceci m'aurait quasi fait croire en France que ce pays est insupportable : j'avoue qu'il y a quelques jours bien serrants et bien pressants, mais ils sont peu en nombre, le reste est plus que tolérable. On se roule ici sur la neige, comme en France sur l'herbe de nos prairies, pour ainsi dire, ce n'est pas qu'elle ne soit aussi froide comme elle est blanche, mais les jours sont beaux, le soleil plus chaud qu'en plusieurs endroits de France ; nous sommes, dit on, dans le même parallèle que la Rochelle ; la moindre action qu'on fait la plupart du temps bannit la rigueur du froid.

Combien de fois trouvant quelque colline ou montagne à descendre, me suis-je laissé rouler à bas sur la neige, sans en recevoir autre incommodité, sinon de changer en peu de temps mon habit noir en un habit blanc, et encore cela se fait-il en riant ; car si on ne se soutient [pas] bien assis sur ses raquettes, on se blanchit aussi bien la tête que les pieds.

Combien de fois ai-je fait le même sur les glaces fort hautes qui bordaient la rivière sur laquelle je voulais aller. Ce fut un Sauvage qui m'apprit le secret connu de tout le monde : il passait devant moi, et voyant que sa tête était en danger d'arriver à la rivière plutôt que ses pieds, il se laissa rouler tout du long des glaces, et moi après lui : le bon est qu'il ne faut que faire cela une seule fois pour savoir le métier<sup>3</sup>.

L'hiver aura donc été « beau, bon et bien long » même si, nous apprend notre épistolier, l'encre gelait en son couvent et même si, ajoute-t-il plus loin, le souffle de son haleine attachait, la nuit, de gros glaçons à sa couverture<sup>4</sup> ! Soulignons cette observation transhistorique puisqu'on l'entend encore de nos jours : « chacun dit ici qu'il a plus enduré de froid en France qu'en Canada », car « s'il y a froid, il y a du bois [de chauffage] ». Enfin, retenons le plaisir de l'hiver, voire, du même auteur, le regard émerveillé devant une « forêt de cristal »<sup>5</sup> à la suite d'un verglas.

Apprivoiser l'hiver n'était encore rien à côté de l'appréhension des cultures et, par delà, d'une civilisation d'Amérique totalement étrangère. Certes, rapidement, de nombreux transferts de la culture matérielle se sont effectués tant par nécessité de survie que parce que les objets pouvaient circuler sans affecter les

---

3. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 10,15.

4. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 14-15.

5. *Ibid.*, vol. 1, 1636, p. 57.

systèmes sociaux. Ainsi, les Français ont-ils acquis les indispensables moyens de transport d'hiver et d'été que sont raquettes et canots et se sont-ils nourris de topinambours, de blé d'Inde, de viande d'ours et les Amérindiens ont-ils acquis des « gens de fer » couteaux, haches, chaudrons. De même s'est-on échangé alcool et tabac, mais avec difficultés, les transferts inter civilisationnels de psychotropes posant toujours problème<sup>6</sup>.

Mais qui étaient ces gens ? Quel était ce monde habitant une « forêt infinie<sup>7</sup> » ? Presque des animaux ne cherchant qu'à remplir leur ventre<sup>8</sup>, ne buvant que de l'eau<sup>9</sup>, nus et incestueux<sup>10</sup>, prenant des postures de singes<sup>11</sup>, à la peau « tirant fort sur le noir »<sup>12</sup>. Tout y est sale<sup>13</sup>. Les femmes y accouchent en deux heures, y meurent moins qu'en France et y sont dotées d'un grand pouvoir<sup>14</sup>. Un fils y laissera mourir dans la neige sa vieille mère<sup>15</sup>. Pire, voilà des anthropophages qui par temps de famine s'entredévorent<sup>16</sup> et par temps de guerre « mangent gras », c'est à dire la chair de leurs ennemis<sup>17</sup>. Les « excès de pauvreté<sup>18</sup> » seraient la marque de la langue de ces barbares des Indes canadiennes. Ridicules également leurs danses, chansons et cérémonies<sup>19</sup>. Superstitions et rêves que de croire les animaux à l'origine des humains<sup>20</sup> comme le prétendent ces sorciers qui parlent au diable<sup>21</sup>.

- 
6. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 4, 10, 28, 30-32.; vol. 1, 1636, 43, 55. GABRIEL SAGARD, *Histoire du Canada*, vol. 1, p. 39, 177, 212, 229, 251, 271 ; vol. 2, p. 278-279, 290, 413 ; vol. 3, p. 685, 761-762 ; SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres de Champlain*, G. É. Giguère., Montréal, Éditions du Jour, 1973, vol. 1, p. 347.
7. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1611, p. 2.
8. *Ibid.*, vol. 1, 1626, p. 3.
9. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 278.
10. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1626, p. 3, vol. 1, 1632, p. 4, vol. 1, 1634, p. 47.
11. SAGARD, *Histoire...*, vol. 1, p. 216.
12. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1626, p. 4.
13. *Ibid.*, vol. 1, 1626, p. 3.
14. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 21 ; SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 303, 318, vol. 3, p. 622.
15. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1626, p. 3, vol. 1, 1633, p. 13, SAGARD, *Histoire...*, vol. 3, p. 631.
16. SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres*, vol. 1, p. 77.
17. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 443-444.
18. *Ibid.*, vol. 2, p. 338.
19. *Ibid.*, vol. 2, p. 286.
20. *Ibid.*, vol. 2, p. 469 ; *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1632, p. 11, vol. 1633, p. 15 ; SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Œuvres*, vol. 1, p. 313-314.
21. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1633, p. 29.

La fréquentation réciproque, avec des missionnaires principalement, a rapidement conduit à la déconstruction de ces stéréotypes, cependant ce le fut à des degrés bien divers selon les observateurs et surtout selon les observations. Cette représentation des premiers habitants d'Amérique étroitement associés au monde animal était très ancienne puisque Jérusalem était considérée l'épicentre de la civilisation et qu'était proportionnelle à son éloignement la barbarie et par delà, la confusion avec l'animalité. Les Européens s'attendaient à trouver en Amérique des humains velus comme des ours, mais ils constatèrent que non seulement il n'en était rien, mais que c'étaient eux les plus barbus et poilus. Pour cette raison, les Amérindiens les crurent descendre de l'ours<sup>22</sup>. Les observateurs européens renoncèrent aussitôt à ce critère de classification du départage de la nature et de la culture. Toutefois, les Amérindiens n'étaient-ils pas nus ou presque comme des animaux? L'été, les hommes ne portaient, en effet, qu'un braguette et les femmes une robe qui laisse voir bras et jambes<sup>23</sup>. La lubricité aurait dû suivre, mais à la surprise du père Biard, il n'en était rien: «les femmes et les filles, écrit-il, sont fort pudiques et honteuses; les hommes aussi ne sont point impudents<sup>24</sup>». Ce sont plutôt, ajoute-t-il, les Français qui le sont avec les femmes du pays, mais le frère Sagard pousse la critique plus loin en s'attaquant à la mode française: le diable ne tire-t-il pas un plus grand avantage des «affiquets mondains», de ces «gorges découvertes», de ces «étoffes ravissantes» de ces «mignons et muguettes» que de la «nudité de nos Sauvages<sup>25</sup>»?

La comparaison critique ne s'arrêta pas là. Pour «les biens du corps» au dire des missionnaires qui les avaient crus «massifs<sup>26</sup>», les Amérindiens les posséderaient «avec avantage» par comparaison avec les Européens:

Ils sont grands, droits, forts, bien proportionnés, agiles, rien d'efféminé ne paraît en eux. Ces petits damoiseaux qu'on voit ailleurs ne sont que des hommes en peinture à comparaison de nos Sauvages; [...]. Pour l'esprit des Sauvages [...], je vois ici sur les épaules de ce peuple, des têtes de Jules César, de Pompée, d'Auguste, d'Othon. [...]. Pour l'esprit des Sauvages [...] ayant un corps bien fait, [...] leur esprit doit opérer avec facilité; la seule éducation et instruction leur manque<sup>27</sup>.

22. *Ibid.*, vol. 1, 1626, p. 4, vol. 1, 1658, p. 29; SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 350, 354.

23. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1632, vol. 1, p. 4, vol. 1, 1634, p. 46-47.

24. *Ibid.*, vol. 1, 1611, p. 14, vol. 1, 1633, p. 10; LAHONTAN, L.A. DE LOM D'ARCE, BARON DE, 1990, *Œuvres complètes*, R. OUELLET et A. BEAULIEU dir., 2 vols, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. 1, p. 636.

25. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 343.

26. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1632, p. 4.

27. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 27-28.

L'auteur de ces lignes, le père Lejeune, compare leur âme à une bonne terre laissée en friche, il leur accorde plus d'esprit qu'aux paysans français et les juge plus heureux que les Européens parce qu'ils échapperaient aux deux tyrans que sont l'ambition et l'avarice<sup>28</sup>. Quel renversement! Nous venons de basculer du « barbare » au « bon Sauvage » en même temps qu'à l'émergence d'une utopie. Voilà que « nudité pudique » vaut mieux que richesse et luxure. Ces hommes des bois à têtes d'empereurs n'ont-ils pas plus d'esprit que « nos paysans »? Ne sont-ils pas moins dépravés que les courtisans? N'émerge-t-il pas en Amérique une occasion unique d'échapper aux travers et à la décadence de la civilisation pour reconstruire à neuf dans une terre en friche? Cela avec « nos Sauvages »! Voilà un possessif qui exprime, par delà les bonnes intentions, le rapport colonial. Mais dans ce cadre, n'y trouve-t-on pas également des germes d'une entreprise commune?

Revenons à l'énigme, aux yeux des missionnaires, d'une « nudité pudique ». Les Européens de statut supérieur se couvraient le corps des plus beaux vêtements : fins lainages, dentelles, velours, cuirs et fourrures dépourvues des traces de l'animal. Bonnets et chapeaux couvraient la tête. À l'inverse, les Amérindiens, principalement les hommes exposaient le corps, le frère Sagard précise : « ils ne portent rien sur leur corps que pour ornement ou pour se défendre du froid<sup>29</sup> ». Quels étaient ces ornements : tatouages représentant des animaux mythiques pouvant couvrir une grande partie du corps, scarifications, peintures corporelles (« vert, jaune, noir, rouge et violet [...] sont leurs couleurs les plus communes<sup>30</sup> », pendants d'oreilles et de nez avec perles de porcelaine (wampum), os, plumes, s'ajoutent encore des bracelets et colliers. Le corps était oint de graisse d'ours, les cheveux gardés longs toujours exposés, sauf par grand froid<sup>31</sup>. À ce titre, « hommes à chapeau » était l'une des désignations amérindiennes des Français puisqu'il s'agissait d'une nouveauté en Amérique<sup>32</sup>. Les autochtones portaient des coiffes de plumes, d'andouillers et pouvaient relever leurs cheveux ou encore les hérissier, sur une tête rasée, une raie centrale en hure<sup>33</sup>. Les missionnaires admiraient l'habileté des artisanes à travailler les peaux, à décorer les vêtements de motifs rehaussés de

28. *Ibid.*, vol. 1, 1634, p. 27-28.

29. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 348; *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 47.

30. *Ibid.*, vol. 2, p. 346-347.

31. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 47.

32. *Ibid.*, vol. 1, 1632, p. 4.

33. L'expression courante actuelle est « mohawk », mais le mot français d'origine est « hure » à l'origine de « Huron ». SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 304, 345-346; *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1632, p. 4, vol. 5, 1658, p. 29.

couleurs, de poils d'orignal, de piquants de porc-épics, de cheveux humains. Cependant ils se surprenaient de retrouver la trace animale explicite dans le vêtement : queues pour franges, griffes, dents, voire le cuir de la tête de l'animal porté sur un mode fusionnel avec la bête<sup>34</sup>.

Ces observations, ont rappelé au père Lejeune la classification d'Aristote des trois pas de l'humanité pour arriver à la perfection :

Au premier, les hommes se contentaient de la vie, ne recherchant purement et simplement que les choses nécessaires et utiles pour sa conservation. Au second, ils ont conjoint le délectable avec le nécessaire, et la bienséance avec la nécessité. On trouve premièrement les vivres, puis les assaisonnements ; on s'est couvert au commencement contre les rigueurs du temps, et par après on a donné de la grâce et de la gentillesse aux habits [...]. Au troisième pas, les hommes d'esprit voyant que le monde jouissait des choses nécessaires et douces pour la vie, ils se sont adonnés à la contemplation des choses naturelles et à la recherche des sciences [...]. Or je veux dire que nos Sauvages Montagnais et errants ne sont encore qu'au premier degré des trois que je viens de toucher. Ils ne pensent qu'à vivre, ils mangent pour ne point mourir, ils se couvrent pour bannir le froid, non pour paraître ; la grâce, la bienséance, la connaissance des arts, les sciences naturelles, et beaucoup moins les vérités surnaturelles, n'ont point encore de logis en cet hémisphère, du moins en ces contrées. Ce peuple ne croit pas qu'il y ait autre science au monde, que de vivre et manger, voilà leur philosophie<sup>35</sup>.

Les étapes de la vie humaine servent ici de litote à l'évolution des sociétés. Les « Sauvages » sont donc encore dans l'enfance de l'humanité. Il faudra les éduquer, les élever pour qu'ils deviennent adultes. Cela est congruent avec l'image de « nos bons Sauvages », représentation à portée transhistorique puisque la loi canadienne actuelle des Indiens définit toujours ces derniers comme des pupilles d'un tuteur, la Couronne. Certes, ce missionnaire avait prié dans les extraordinaires églises gothiques et baroques de son temps, écouté chœurs et orgues, il avait vu des châteaux, vécu dans de grandes villes, observé à l'œuvre des artisans du fer, ceux des moulins, de la voile, de l'imprimé, admiré la science des cartographes. Certes, à Québec, il ne voyait autour de lui ni les vestiges de la grandeur passée des Aztèques ou de celle des Incas, mais désormais, n'était-il entouré que de gens « simples » d'une société sans complexité, sans sophistication ? Qu'est-ce que « notre » jésuite ne voyait pas, qu'est-ce qu'il n'imaginait pas ?

34. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 47-48 ; SAGARD, *Histoire...*, vol. 1, p. 150-151.

35. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 45-46.



D'abord, ces Amérindiens étaient-ils nus? Nous proposons que non! Pour les chrétiens, le corps est l'enveloppe de l'âme. Pour les Amérindiens, le corps est spirituel, Nous dirions, en nos mots, qu'il est habité, «connecté» à toutes les forces surnaturelles. Mais disant cela, de cette manière, nous demeurons prisonniers de nos catégories judéo-chrétiennes du corps enveloppe de l'âme et par delà, captifs de la distinction corps-âme. Les Amérindiens ne se représentaient certainement pas un corps distinct de l'âme. Le plus probable est que tout était conçu comme étant spirituel et que la notion de corps n'existait pas chez ces animistes. Cela vient d'être débattu à propos des Canaques dans le magnifique catalogue d'une exposition au Musée du Quai Branly de Paris intitulée: «Qu'est-ce qu'un corps?»<sup>36</sup> et dont voici les toutes premières lignes:

Au missionnaire et anthropologue Maurice Leenhardt qui lui demande, au début du XX<sup>e</sup> siècle, si ce qu'il aurait apporté par son enseignement ne serait pas la notion d'esprit, Boesoou répond en «vieux païen» que les Canaques de Nouvelle-Calédonie connaissaient déjà l'esprit, qu'ils vivaient selon lui, et que ce qui leur a été apporté au contraire, c'est le corps.

Ces paroles font-elles écho dans l'Amérique du Nord du XVII<sup>e</sup> siècle? Relevons dans les sources quelques références relativement explicites à cet égard avant de poursuivre sur les descriptions des corps. Nous allons d'abord citer une remarque du frère Sagard qui introduit des distinctions entre les nations: tous les «Sauvages» seraient «païens, barbares et cruels à qui les offense», mais les Hurons sédentaires seraient une sorte de noblesse du pays, les Algonquins tiendraient le rang de marchands bourgeois et, enfin, les Montagnais seraient «villageois et du petit peuple, car ils sont les plus pauvres, misérables et nécessiteux de tous, [...] comme les gueux, s'ils ont de quoi un jour ils se donnent à cœur joie, pour mourir de faim l'autre<sup>37</sup>». Sagard explique ensuite à son lecteur que, toujours acculés à la famine, les Montagnais ne pensent qu'à leurs corps, pas à leur âme: «Tous en général sont privés de la connaissance du vrai Dieu, travaillent pour le corps seul, et non pour le Salut, et c'est en quoi ils sont principalement dignes de compassion: car en vain travaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis<sup>38</sup>».

Le missionnaire projette ici sur l'univers religieux autochtone la dichotomie corps/âme avec le postulat que la misère inhibe l'accès au religieux, idée qui ne

---

36. BRETON, STÉPHANE, MICHÈLE COQUET, MICHAEL HOUSEMAN, JEAN-MARIE SCHAEFFER, ANNE-CHRISTINE TAYLOR, EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO, *Qu'est-ce qu'un corps?* Paris, Musée du quai Branly, Flammarion, 2006, p. 13

37. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 366-368.

38. *Ibid.*, vol. 2, p. 368.

sera pas reprise par les jésuites. Inversement, nous voyons dans la *Relation* du père Lejeune de 1633 des Montagnais projeter leur conception fusionnelle du rapport corps/âme sur le crédo catholique, écoutons le témoignage de ce missionnaire :

Quand je leur parle du Fils de Dieu, ils me demandent si Dieu est marié, puisqu'il a un fils; ce sont les hommes qui font cette question. Ils s'étonnent quand je leur dis que Dieu n'est ni homme, ni femme, ils demandent comment il est donc fait: je réponds qu'il n'a ni chair, ni os, qu'il ressemble à l'âme. Il en est un qui me fit rire, car il répartit: il est donc vrai, l'âme n'a point d'os, ni de chair: j'ai vu la mienne, elle n'en avait point<sup>39</sup>.

La même année, le père Brébeuf trouvant un enfant malade parla de le baptiser. Sa grand-mère répondit: «je suis contente que tu le baptises, pourvu que tu le guérisses.» Et le père de rétorquer à l'occasion du baptême: «Vous ne recherchez [...] que le corps, et nous recherchons l'âme<sup>40</sup>». Pour le prêtre, ce qui prime ici, c'est le salut éternel de l'enfant, c'est-à-dire son accès à la béatitude du ciel plutôt qu'à l'indétermination des limbes. La mère est déjà assurée de la vie éternelle de sa fille, elle fait appel au pouvoir du nouveau chamane pour restaurer la puissance spirituelle de son enfant et lui sauver la vie. Le souffle de l'esprit, c'est la vie.

Voyons enfin ce passage de la relation de 1636 chez les Hurons du père Brébeuf qui interroge ses hôtes sur leur conception de l'âme. Il obtint pour réponses que l'âme était différemment désignée «selon ses divers états ou diverses opérations», selon quelle 1) «anime seulement le corps et lui donne la vie», 2) «est raisonnable», 3) «est semblable à un démon», 4) «pense et délibère sur quelque chose», 5) «se porte d'affection vers quelque chose», 6) «est séparée du corps», 7) est «les os mêmes des morts». Le père Brébeuf ajoute ensuite :

Ils se la figurent divisible, et vous auriez toutes les peines du monde à leur faire croire que notre âme est tout entière en toutes les parties de notre corps; ils lui donnent même une tête, des bras, des jambes, en un mot un corps; et pour les mettre bien en peine, il ne faut que leur demander par où l'âme sort à la mort si tant est qu'elle soit corporelle, et ait un corps aussi grand que celui qu'elle anime: car à cela ils n'ont point de réponse<sup>41</sup>.

Manifestement les conceptions huronne et chrétienne de l'âme sont irréductibles! Soulignons que la terminologie huronne ne suggère pas une conception essentialiste de l'âme, mais une conception à la fois relationnelle et fusionnelle.

39. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1633, p. 23.

40. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 32.

41. *Ibid.*, vol. 1, 1636, p. 104-105.

Tentons maintenant de décoder la conception du corps à partir de pratiques. Pour les Amérindiens le corps serait spirituel, habité et relié à toutes les forces surnaturelles. Les nombreuses inscriptions tatouées ou peintes (soleils, tortues, etc.) sur de grandes surfaces de la peau faciliteraient la communication avec les esprits. Les aquarelles du père Louis Nicolas nous en livrent plusieurs illustrations<sup>42</sup>. Cheveux, franges et coiffes démultipliaient les « antennes » du corps. Voilà pourquoi l'on ne portait normalement pas de chapeaux qui auraient coupé le lien avec les puissances du cosmos. Par contre, la capture de la hure de l'ennemi représentait un trophée, l'en dépouiller au combat pour la rapporter sous forme de scalp aurait annihilé son esprit. La graisse d'ours n'avait pas que des fonctions protectrices contre le froid ou contre les moustiques en été, elle aurait enduit, imbibé le corps de la puissance et de l'intelligence de l'ours autrefois humain et devenu animal, favorisant ainsi la médiation avec l'univers animal. Pour ces animistes, il en serait allé de même de la peau tannée de loup avec tête et griffes, elle inscrirait le corps dans un système de relations. Enfin, l'omniprésence de la fumée du tabac n'inscrivait-elle pas chacun l'alliance avec les esprits<sup>43</sup> ?

Les sources nous informent généralement de l'artisanat vestimentaire et utilitaire sur un mode admiratif, les peaux peintes étant jugées assez exceptionnelles pour que deux d'entre elles se soient trouvées dans la chambre du dauphin<sup>44</sup>. Mais il importe de pousser l'analyse au-delà de celle des premiers relationnistes. Quelle symbolique exprime le poil d'orignal, le piquant de porc-épic ? À cela, aucune réponse dans les sources des premiers siècles du contact. Pour y avoir accès, il faut puiser dans les *Mythologiques* de Claude Lévi-Strauss, et tout particulièrement dans le volume #3 intitulé : *L'origine des manières de table*<sup>45</sup>. Nous y trouvons la clé pour la compréhension de l'univers mythique des premières nations des Amériques, en même temps qu'une occasion de souligner son centième anniversaire de naissance. Ne retenons ici que la décoration avec le piquant de porc-épic.

Sans hiberner, le porc-épic gîte tout l'hiver<sup>46</sup>, ses piquants sont en quantité et en qualité supérieures à l'automne et à l'hiver<sup>47</sup>. À cet égard, les récits mythiques

42. Voir le site des Archives nationales du Canada : <http://www.collectionscanada.gc.ca/codex/index-f.html?PHPSESSID=blhkdnev2o36mnc10mcl212bc6>

43. *Ibid.*, porter attention aux calumets sur les aquarelles.

44. NICOLAS, LOUIS, (attribué à), *Histoire naturelle des Indes occidentales par M.L.N.P.*, Bibliothèque nationale de France, Fr. 24225 (Ancien oratoire, 162), circa 1685, f. 82.

45. LÉVI-STRAUSS, CLAUDE, *L'origine des manières de table, Mythologiques*, vol. 3, Paris, Plon, 1968.

46. *Ibid.*, p. 198.

47. *Ibid.*, p. 204.

en font un maître du froid associé à la périodicité<sup>48</sup>. Selon leur provenance sur le corps, les piquants sont de dimensions et de souplesse variables. Leur utilisation en broderie était pénible et dangereuse<sup>49</sup>. Cette observation invalide une remarque du père Lejeune en 1633 pour qui le travail des femmes comme couturières et cordonniers était facile<sup>50</sup>. Toujours selon Lévi-Strauss, le porc-épic avait une double affinité avec le sexe féminin: il met bas sans douleur et il est un animal saisonnier comme les filles menstruées sont des êtres périodiques. Pour cette raison, raconte le groupe de mythes des petites filles modèles, il fallait les protéger contre les dérèglements par une éducation qui les rende aptes à remplir leurs fonctions périodiques, menstruations, grossesses, accouchements, toutes liées entre elles du fait que le sang menstruel, mis en réserve durant la grossesse, forme le corps de l'enfant<sup>51</sup> ». Enfin, ces fonctions constituaient un système lié à la périodicité de la lune et, par delà, par l'alternance des jours et des nuits, des saisons, aux grands rythmes cosmiques<sup>52</sup>. La réussite de cette éducation se mesurait aux talents en broderie<sup>53</sup>.

Ajoutons encore que le piquant de porc-épic n'était pas le seul matériau utilisé ainsi que nous l'avons déjà souligné. Trois parures principales pouvaient orner le cuir des vêtements: des cheveux, voire des chevelures au sens de scalps, des franges de poils et des broderies<sup>54</sup>. Cela nous renvoie à un mythe des Algonquiens centraux et orientaux qui rapporte qu'un jeune garçon furieux de ce que le soleil ait roussi son beau manteau confectionné par sa sœur, demanda à celle-ci un poil pubien avec lequel il captura au collet le soleil et l'étrangla presque. La nuit se répandit sur la terre, les animaux accoururent et c'est la souris qui réussit à le libérer<sup>55</sup>. La périodicité journalière fut alors restaurée<sup>56</sup>.

La broderie avec la chevelure (ou scalp) de l'ennemi abattu symbolise l'alliance entre le soleil et le sang qui a coulé, ce qui rappelle l'ennemi que dévore le soleil. La chevelure-scalp trophée de peau humaine sur laquelle adhèrent encore des cheveux établit donc la conjonction du soleil avec l'humanité. La broderie avec frange trophée de poils pubiens rapportés sur une peau animale marque la

---

48. *Ibid.*, p. 201.

49. *Ibid.*, p. 205.

50. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1634, p. 48.

51. LÉVI-STRAUSS, CLAUDE, *L'origine...*, p. 185.

52. *Ibid.*, p. 185.

53. *Ibid.*, p. 207.

54. *Ibid.*, p. 318.

55. *Ibid.*, p. 321-322.

56. *Ibid.*, p. 326.

disjonction du soleil avec l'humanité. En brodant avec ces deux matériaux, les femmes mettent en œuvre dans un même système les éléments opposés fondateurs de l'ordonnement du monde. En brodant avec la chevelure-scalp, les femmes utilisent un matériau qui vient de loin ; avec les poils pubiens, le matériau vient de proche. La broderie de piquants de porc-épics occupe une position moyenne « faite par une femme prochaine avec des matériaux lointains<sup>57</sup> ». Les mythes insistent principalement sur la broderie de mocassins touchant la terre et les forces des mondes souterrains du serpent cornu, des grands cervidés, des panthères et des ours pour fonder une relation avec le soleil, mais seulement par l'intermédiaire de la lune symbole des règles des femmes<sup>58</sup>. Enfin, il existe équivalence secrète entre chevelures-scalp et le sexe féminin par la perte de sang et à titre de trophées<sup>59</sup>. Bref, de toutes les manières, la brodeuse s'inscrivait dans le sacré et dans l'ordonnement du monde.

Revenons aux premiers missionnaires et à leurs descriptions des vêtements et accessoires pour en retenir un passage lourd de questionnements qui vont bien au delà de la catégorie « barbarie ». Il s'agit d'un sac à pétun (tabac) dans la relation des jésuites de 1633 :

Quasi tous les Sauvages ont un petit Castipitagan, ou sac à pétun ; les uns sont faits d'une peau de rat musqué, en telle sorte que l'animal semble tout entier : il n'a qu'une petite ouverture par la tête par où ils l'ont écorché : les autres sont faits d'autres animaux, il y en a qui ont une partie du bras et la main de quelque Iroquois qu'ils ont tué : cela est si bien vidé que les ongles restent tout entiers : vous diriez vraiment une main solide, quand ils l'ont rempli de pétun, ou autre chose je n'en ai point vu, mais on m'a assuré que cela était ainsi<sup>60</sup>.

Nous n'allons pas comparer cette horreur avec de semblables du côté européen pour expliquer que la barbarie n'était pas unilatérale, mais partagée dans des systèmes culturels différents. Posons plutôt une autre question. Quelles conceptions de l'humanité étaient à l'œuvre en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle chez les Européens et les Amérindiens ?

Dans la tradition chrétienne, tous les humains étaient réputés enfants de Dieu, dotés d'une âme, tous descendants d'Adam et d'Ève, aptes au rachat de la faute originelle par le sacrifice du Christ en recevant le baptême et en demeurant fidèles à l'Église catholique. Pour les missionnaires, la généalogie des Amérindiens

57. *Ibid.*, p. 328.

58. *Ibid.*, p.323, 328.

59. *Ibid.*, p. 329.

60. *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1633, p. 11.

remontait au paradis terrestre de la bible. N'avaient-ils pas, dans leur errance, gardé « quelque tradition du déluge, quoique mêlée de fables<sup>61</sup>. En effet, de nombreux mythes du Nouveau Monde retiennent le motif de la terre inondée<sup>62</sup>. Le débat sur l'humanité ou non des Indiens s'était tout de même posé lors de la conquête espagnole et, à sa suite, des prétentions de colons à les réduire au statut de bêtes de somme. Le pape Paul III avait tranché en 1537 par la bulle *Sublimus Deus* reconnaissant le caractère humain des Indiens, leur droit à accueillir la foi et même à ne pas être dépossédés s'ils refusaient celle-ci. La bulle ne fut pas publiée en Espagne et, comme nous le savons, ce débat fut repris lors de la controverse de Valladolid de 1550-1551 entre Juan Ginés Sepulvida qui légitimait le droit de conquête des « barbares » et de leur conversion par la force et Bartolomeo de Las Casas qui dénonçait, au nom de la foi, les atrocités de la « Conquista ». Au XVII<sup>e</sup> siècle, en Nouvelle-France, les missionnaires croyaient non seulement à la vie éternelle pour les « Sauvages », mais encore avaient-ils la conviction que s'ils se convertissaient, ceux-ci seraient, écrivaient-ils, « de meilleurs chrétiens que nous<sup>63</sup> ». Ils réalisaient avec justesse que la religiosité plus grande des animistes pouvait se transposer en un christianisme plus fervent. Ils jugeaient par contre qu'il n'en allait pas de même pour les hérétiques qui contrairement aux « Sauvages », avaient refusé la grâce<sup>64</sup>. Si l'âme conférait une commune humanité des enfants de Dieu, il n'en allait pas de même des corps. La société se divisait en castes : nobles, clergé, peuple, esclaves, ces derniers traités sur terre comme du bétail. Quant aux hérétiques, l'on pouvait les faire périr. Il n'y avait donc pas de commune humanité sur terre.

La conception amérindienne de l'humanité était à la fois plus large et plus restrictive. Plus large parce qu'elle ne se limitait pas aux êtres humains et plus restrictive parce qu'elle ne les incluait pas tous. Certes, l'on distinguait les humains des animaux parce que seuls les premiers avaient acquis le contrôle du feu. Les oiseaux contrôlaient l'air ; architectes de grandes demeures, fourmis et termites, petits rongeurs contrôlaient la terre ; le castor n'était-il pas maître de l'eau ; du corbeau qui s'était carbonisé en le leur apportant, seuls les humains avaient acquis la maîtrise du feu, mais ce caractère distinctif ne créait pas à une communauté d'appartenance. Se côtoyaient de nombreuses espèces animales comme de nombreuses espèces de détenteurs du feu. Celles-ci se distinguaient par leur écorce

---

61. *Ibid.*, vol. 1, 1633, p. 16 ; vol. 1636, p. 100.

62. *Ibid.*, vol. 1, p. 16.

63. SAGARD, *Histoire...*, vol. 2, p. 369.

64. *Ibid.*, vol. 2, p. 369, 417.

extérieure à la manière du loup, du renard, ou du carcajou : couleurs corporelles et tatouages distinctifs, coupes de cheveux, coiffes de formes, de motifs, de tailles, de matériaux différents, de même pour les des canots, les wigwams, et tout le reste à l'avenant, cela non seulement pour la culture matérielle (motifs caractéristiques de la poterie des femmes, des pipes ou calumets des hommes), mais également pour l'immatériel : les langues, les accents, les systèmes de parenté, etc. Chacun de ces groupes humains se désignait d'un ethnonyme signifiant le plus souvent : « nous, les vrais humains ». Ainsi en va-t-il d'Innu, Inuit ou Illinois dérivé d'Ilnu, etc.<sup>65</sup>.

La communauté d'appartenance résultait de l'alliance des esprits : ceux des humains, ceux des ancêtres, ceux des héros des mythes, ceux des animaux, ceux des végétaux, ceux des phénomènes naturels. Les humains n'étaient pas entendus ici au sens de « homo sapiens », mais au sens des membres d'une ethnie et de tous leurs alliés apparentés par intermariage : ainsi, à titre d'exemple les Innus, les Malécites, les Algonquins, les Hurons, mais pas les Iroquois, pas les Inuits. Le monde avait été créé par les héros fondateurs au temps où les animaux avaient la parole. Tous les humains pouvaient communiquer avec les esprits par les rêves, les trances chamaniques, les visions. Esprits humains et non humains étaient omniprésents au cœur de la vie sociale et à cet égard, pour ces animistes, la frontière de l'humanité ne s'arrêtait pas à l'espèce humaine puisqu'animaux, plantes, phénomènes naturels étaient dotés d'un esprit ou d'une « âme », d'une conscience, d'intentionnalité, d'une solidarité, bref d'une intériorité analogue à celle des humains<sup>66</sup>. Lorsque nous écrivons « animaux, etc. dotés d'un esprit ou d'une âme », nous demeurons probablement captifs de la distinction judéo-chrétienne d'un corps et d'une âme ; il serait probablement plus juste d'écrire : « animaux, etc. étaient des esprits ». Seuls l'habit ou encore l'enveloppe ou l'écorce permettait de distinguer la forme corporelle. Voilà pourquoi les animaux avaient été des acteurs fondateurs dans la genèse, voilà pourquoi les ancêtres se réincarnaient, voilà pourquoi le chasseur ne se représentait jamais avoir tué l'animal, mais plutôt avoir reçu le don de la bête qui s'était offerte et donnée à lui. Il appartenait au chasseur de respecter les prescriptions rituelles pour assurer la réincarnation de l'animal et le renouvellement de l'alliance avec les maîtres des animaux<sup>67</sup>.

65. EMMANUEL DÉSVEAUX, *Quadratura americana, Essai d'anthropologie lévi-straussienne*, Genève, Collections Ethnos, 2001, p. 277, voir également : p. 252-274 ; Noémi Mercier, « Le code Lévi-Strauss », *Québec-Sciences*, vol. 47, n° 3, novembre 2008, p. 40.

66. PHILIPPE DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, nrf Gallimard, 2005, p. 15-34, 83-202 ; *Relations des jésuites...*, vol. 1, 1636, p. 101-103.

67. RÉMI SAVARD, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Boréal, 2004, p. 122, 167.

Allons plus loin, la conception d'une essence humaine était inconcevable pour des animistes. Cette conception est associée au monothéisme et plus spécifiquement à la référence à un être supérieur, unique, éternel et ubiquitaire. L'œil de Dieu voit de tout temps et de tout espace ce que sont les existants, humains, animaux, choses. Le regard des animistes ne se projetait pas, ne s'inscrivait pas dans l'œil de Dieu, il se construisait dans la relation ; les existants pouvaient être humains, prédateurs, proie. Étaient humains, les membres d'une même ethnie partageant une même vie sociale et inter mariés, de même, entre eux, les loups d'une même meute étaient-ils des humains les uns pour les autres, les lièvres pouvaient l'être également entre eux<sup>68</sup>. Un chasseur pouvait être proie devant le couguar, mais prédateur devant le lièvre. L'identité aurait varié selon la relation, de la même manière que l'âme était conçue d'une manière non pas essentialiste, mais perspectiviste par les Hurons en 1636. Impossible alors de penser une commune humanité au sens contemporain. Les ethnies rivales étaient des proies, on pouvait donc les chasser, les tuer, les manger, tanner leurs peaux comme celle d'une loutre ou d'un rat musqué pour en faire un sac à pétun. La relation pouvait évidemment s'inverser, l'ennemi devenant prédateur de soi comme proie. Cependant l'analogie avec la prédation n'épuise pas l'explication. Le chasseur tuait l'animal qui s'offrait à lui et lui rendait un rituel favorable à sa réincarnation. En somme, l'esprit n'avait livré que son écorce et continuait de circuler dans l'échange. Tout le contraire avec l'ennemi : jamais s'offre-t-il à l'adversaire et toujours faut-il bloquer le processus de circulation et de réincarnation de son esprit. De même, le chasseur tue-t-il sa proie, mais ne la torture-t-il jamais. Cet ennemi qui avait la maîtrise du feu devait périr par le feu pour ensuite être rituellement mangé. Il pouvait, surtout s'il était jeune, échapper à la mort pour être adopté, en renonçant à toutes ses appartenances antérieures pour être métaphoriquement incorporé ; en somme l'anthropophagie pouvait être physique ou culturelle. L'Autre n'existait donc pas, sauf comme matière première, sauf comme aliment matériel ou spirituel.

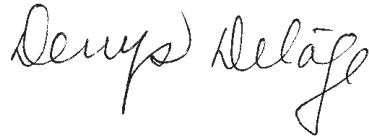
---

68. BRETON, STÉPHANE, MICHÈLE COQUET, MICHAEL HOUSEMAN, JEAN-MARIE SCHAEFFER, ANNE-CHRISTINE TAYLOR, EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO, *Qu'est-ce qu'un corps?*, chapitre : « Un corps fait de regards », p. 149-199.



## Conclusion

Ayant observé que chez les Montagnais, les jeunes filles nubiles et les jeunes femmes mariées sans avoir encore eu d'enfants étaient exclues d'un festin d'ours, le frère Sagard termine par ces mots : « je ne sais pourquoi<sup>69</sup> ». Voilà une remarque aussi exceptionnelle que rare au début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'écart entre les cultures était tellement fondamental qu'on ne pouvait que difficilement se le représenter même et principalement sur des questions aussi apparemment simples que : qu'est-ce qu'un corps, une âme, un esprit, l'humanité ? Le travail d'historien repose sur les sources, mais l'interprétation ne doit pas s'y emprisonner. Il faut les analyser avec le savoir contemporain et, comme nous venons de la voir ici, avec les travaux récents en anthropologie qui peuvent être d'un grand secours. Par delà cette remarque de nature académique, nous pourrions dire que ces premiers observateurs bien que physiquement établis en Amérique et rapidement adaptés à l'hiver, ils n'y étaient pas encore culturellement arrivés parce qu'ils ne pouvaient pas concevoir la profondeur de la distance qui les séparait de la culture de ce continent. L'inverse vaut tout autant pour les Amérindiens devant les porteurs de la culture venue d'Europe. Et si, encore de nos jours, l'incompréhension mutuelle l'emportait et le chemin à parcourir encore bien long ? Et si les descendants de Champlain n'avaient pas encore assumé l'héritage de l'Amérique ?



---

69. SAGARD, *Histoire...*, vol. 3, p. 684.